

Mémoires

Marie Lefebvre

Numéro 144, février 2015

Animaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73439ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, M. (2015). Mémoires. *Moebius*, (144), 68–75.



MARIE LEFEBVRE

Mémoires

Je me souviens de l'œil de la vache à travers les lattes en métal de la remorque. Elle avait le même œil que le mien, rempli de désespoir et d'incompréhension dans cet embouteillage sur le boulevard Métropolitain. C'était l'été. On suffoquait. On se rendait toutes les deux à l'échafaud. La vache: servie en steaks, en boulettes, en bouillon, en côtelettes bien grillées. La vidure nourrirait mes chiens et mes chats. Moi, j'allais arriver en retard. C'était évident. On me couperait sans doute ma paye. J'ai dépassé la remorque, j'avais choisi la meilleure voie, celle qui sur de courtes distances se décongestionnait. Je me souviens de notre complicité, à la vache et à moi. Nous étions inquiètes et tristes. À moins que je ne fasse de l'anthropomorphisme, encore une fois. Je me souviens d'avoir aperçu sur l'accotement un mannequin en plastique démembré. La tête était couverte d'une fine poussière grise. Je m'en souviens.

Je me souviens d'avoir lu un essai sur l'éthique animale et d'avoir résumé l'ouvrage, d'avoir présenté ce texte à un professeur de philosophie et de m'être ensuite rendu compte que mon écrit était farci de fautes d'orthographe. Je me souviens d'avoir eu très honte.

Je me souviens d'avoir mis un mors dans la bouche d'un cheval. «Par respect pour le cheval, on dit bouche, pas gueule.»

Je me souviens d'avoir lu Zola et de m'être apitoyée sur le sort des chevaux dans les mines. Ils ne verront jamais la lumière. Je me souviens de ma pitié exacerbée pour eux plutôt que pour la condition humaine misérable qui était décrite dans le livre. Je n'aurais jamais dû lire Zola à cet âge-là.

Je me souviens du renard que la roue avant droite de ma voiture a happé. Une tragédie. Les points brillants de ses yeux dans la lumière des phares. Deux étoiles à travers les grandes herbes sur le bord de la chaussée. On s'est tous deux trompés dans nos calculs. « Tu traverses, renard, ou tu attends? Je ralentirai le temps que tu passes. Tu décides d'attendre? J'accélère alors. » Et le renard s'élance. Un bruit sourd, presque rien, une toute petite secousse, l'auto n'a pas dévié de sa trajectoire. Je me souviens d'avoir hurlé, j'ai poussé des cris pendant longtemps puis sangloté. À la radio, on annonçait qu'un chanteur populaire s'était fait harakiri dans son appartement. Harakiri à cause d'un débalancement chimique dans le cerveau, harakiri par solitude, parce que finalement sans patrie.

Les monitrices du camp d'été étaient inquiètes. Un renard maigre rôdait trop près des bâtiments. Sa fourrure était terne, il lui manquait des touffes de poils. « Ne l'approchez surtout pas les enfants! Il a la rage, c'est sûr. Il pourrait vous mordre. La rage, c'est transmissible. »

Mina l'Indienne ne mangeait que des graines et des fruits. Je l'admirais. En plus d'être végétarienne, elle portait des saris aux couleurs magnifiques qui lui donnaient des airs d'intemporalité. Mina était sublime, elle avait traversé le temps, Mina venue au monde cent ans avant Jésus-Christ. Mina était éternelle. Je serais Mina.

Je me souviens de tous ces chats abandonnés qu'on a recueillis puis baptisés. Ils étaient maigres et leur fourrure rugueuse. Ils sentaient le cambouis, parfois l'urine. Lucifer hypnotisé par la flamme d'une chandelle, Couroucou au museau croûteux, Snow White plein de puces, Minette et ses innombrables portées, Joueur, Artus, Loupiotte, Gazou, Pif, Archibald, Lotus, Crocus, Belzébrure. Et il y en a eu tant d'autres. Je me souviens que mon père avait juré que sa secrétaire était véritablement intéressée à adopter le dernier trouvé. Quand on a sonné à la porte, j'ai aperçu du haut de l'escalier, en tentant de me cacher, parce que j'espionnais, j'ai aperçu un homme en sarrau blanc prendre des mains de mon père le dernier trouvé. Les deux hommes chuchotaient tandis que je ressentais pour la première fois les effets secondaires de la trahison : la gorge qui se serre, les larmes qui montent aux yeux mais

qu'on retient, les lèvres qui se crispent. Et surtout ce mélange de colère et d'impuissance, puis de déception. Et de rage aussi. La rage.

J'ai visionné un documentaire sur Woody Allen dans lequel on le voyait, au début de sa carrière, boxer avec un kangourou lors d'une émission télévisée enregistrée devant public. J'ai pensé que les gens étaient prêts à faire n'importe quoi pour devenir célèbres.

Je me souviens d'un safari en Afrique, à l'aurore. C'était un safari à pied, on se trouvait courageux, un des rangers qui nous accompagnaient, l'arme à la main, bâillait à se décrocher la mâchoire. Le guide nous montrait des tas de merde, de l'herbe piétinée. Des zèbres étaient passés par là. Des éléphants aussi. On murmurait comme à l'église : « Oh, intéressant. »

Je me souviens d'un amoureux qui reproduisait à la perfection le craquement des corneilles. Les grands oiseaux noirs arrivaient au printemps, se perchaient dans les arbres de la cour. L'amoureux laissait la porte de la maison entrouverte. Assis dans la cuisine, il pouvait discuter avec les corneilles pendant des heures. Lui et moi, ensemble, on s'ennuyait à mort. Et c'était de ma faute.

Je me souviens de la colombe à l'aile cassée, mais toujours vivante. Nous l'avions retrouvée dans la gueule de Valentin. Il l'avait sans doute ramenée de la cour de la cathédrale, juste en face de chez nous. Il y avait eu un mariage la veille.

Ça m'a pris beaucoup de temps avant de pouvoir manipuler de la viande crue sans en avoir des haut-le-cœur. Mais je me suis éloignée de qui je suis réellement, en vérité je serais peut-être Mina, et maintenant je peux couper en fines lamelles n'importe quelle pièce de viande.

Je n'ai jamais compris pourquoi on classait en deux catégories différentes les animaux et les humains. Dans celle des animaux, on retrouve aussi bien la souris que l'éléphant. Pourquoi l'humain fait-il partie d'une catégorie distincte ? Vraiment, je ne comprends pas ce classement. On me parlera d'art et de raison, de spiritualité et d'émotion. Je me souviens de m'être fait pilonner par un amant bonobo. Et je croise souvent dans la rue, au travail, dans les réunions de famille, des gens ayant un visage aux

traits simiesques. Je sais aussi qu'on peut remplacer le pancréas défectueux d'un homme par celui d'un cochon.

Quand j'essaie de convaincre mes amis que les animaux sont vertueux, voire prodigieux, je m'empêtre dans mes explications. « Ils préviennent les autres du danger, non ? Ils défendent leurs bébés. Puis si on valorise la science, par exemple, c'est parce que c'est un domaine dans lequel on excelle, mais essaie de courir à plus de 100 km/h comme le guépard. » Quand je veux prouver qu'entre les animaux et nous, c'est la loi du plus fort qui règne, mes amis acquiescent poliment, mais je sais bien qu'ils veulent qu'on change de sujet. Je n'ai pas beaucoup d'amis.

Je me demande souvent pourquoi on mange tel animal plutôt qu'un autre. Serais-je capable de me nourrir de Gros Minet, si j'étais l'unique survivante d'une catastrophe naturelle ou piégée en pleine guerre, coupée du monde ? Je dis souvent sur un ton péremptoire que si l'animal a eu droit à la vie qui correspond à sa nature, à son espèce, et qu'il a pu exprimer librement ses comportements innés, je serais prête à le dévorer. Quand je dis cela, je mens. Je n'ai jamais faim.

Je me souviens de ce carambolage monstre sur l'auto-route 30. Un amoureux m'avait rapporté la nouvelle. Cet amoureux avait souvent tendance à exagérer les choses. Selon la présentatrice de nouvelles, une conductrice aurait freiné brutalement pour céder le passage à une cane et à ses canetons. Dix ou cinquante ou mille voitures se seraient tamponnées. Aucun canard n'était mort, mais il y aurait eu plusieurs blessés parmi les humains. Je me souviens d'avoir d'abord trouvé cette conductrice d'une inconscience stupéfiante – quelle conne ! –, mais d'avoir ensuite compris qu'elle n'aurait probablement pas pu supporter la responsabilité de ce massacre familial de palmipèdes. La conductrice, devenue meurtrière à ses propres yeux pour avoir foncé dans la couvée, se serait sans doute suicidée quelques mois plus tard, le silence de ses nuits blanches finissant par se remplir de cancons hallucinés, de « couac » puissants et désespérés.

J'admets avoir mal aimé parce que trop longtemps le chien Charlie. À la fin, il gémissait des nuits entières, il tombait sur le côté en se déplaçant, ses yeux étaient devenus

opaques, couverts d'une pellicule blanche. Et puis il a fallu jouer à Dieu et décider que c'en était fini. « Docteur Thorneloe, je ne sais pas comment vous remercier d'avoir délivré Charlie de toute cette souffrance. » Mais de quoi est mort Charlie au juste ? Je veux dire, de quoi a-t-il souffert exactement ? De mon acharnement ou de sa vieillesse extrême ?

J'ai une photo amusante de la poule Picote perchée sur la croupe de la ponette Daisy. C'était en 1987. J'avais treize ans. La poule était tombée du camion qui l'emmenait à l'abattoir. Enfin, c'est ce qu'on avait déduit, mon ami et moi. La poule en liberté courait dans toutes les directions. Mon ami était très agile – il a du sang amérindien – et l'a facilement attrapée. Je piaulais « Attention ! Attention ! » en chœur avec la poule. On l'avait ensuite enfermée dans la grange avec les chevaux et les râteaux, les pelles et les brouettes, tout excités et fiers de notre sauvetage. « Et si on l'appelait Picote ? » Picote pondait dans les mangeoires des œufs sans coquille. « Il lui manque des nutriments », avait affirmé avec aplomb le vieux voisin. Picote picorait des cailloux. À l'arrivée de l'hiver, puisqu'on fermait la grange, le voisin s'est offert à garder Picote dans son étable. Je ne l'ai plus jamais revue.

Je vois souvent des images d'enfants victimes de la folie du monde. Je conclus qu'ils récoltent ce que leurs parents ont semé. Et la froideur de ma réflexion, mon détachement envers eux me porte à croire que je souffre d'un trouble de la personnalité schizoïde. Je donne toujours quelques dollars aux jeunes de la Société protectrice des animaux qui se tiennent au coin des rues Saint-Catherine et Peel le samedi après-midi. Ils ont compris que c'est le meilleur moment et le meilleur endroit pour récolter des dons. Il y a plein de gens prêts à dépenser. Je donne toujours quelques dollars à ces jeunes opposés aux usines à chiots et au foie gras, à l'utilisation d'animaux de laboratoire. Je donne et continue mon chemin, comme tous les autres gens pressés. Mais je ne me sens jamais aussi fière que lorsque j'ai trouvé le morceau qui avantage remarquablement ma silhouette, comme ce chandail en coton à l'imprimé rigolo fabriqué par un petit gars bangladais. Suis-je normale ?

Ma cousine m'avait donné un poisson bleu pour mon 23^e anniversaire. J'étais, à l'époque, très déprimée. Elle l'avait sorti de son immense sac à main. Le poisson était dans un sac transparent en plastique rempli au trois quart d'eau. Le sac avait été fermé par une attache, de celles qu'on utilise pour les sacs à ordures. Le poisson n'a pas survécu jusqu'à mon 24^e anniversaire. Moi, si. Et je me demande encore comment j'y suis parvenue. Un matin, je me suis levée, sans doute de peine et de misère, et le poisson flottait sur le côté. Il n'était plus aussi brillant. Je crois que je l'ai jeté dans la toilette. Cette mort au réveil m'avait beaucoup agacée. Les poissons font-ils partie de la catégorie des animaux ?

Il paraît que la poudre de corne de rhinocéros fait bander les Chinois. Il paraît aussi que manger de la soupe aux ailerons de requin prouve qu'on a réussi dans la vie. Et quoi d'autre encore ?

Je me souviens de ma rencontre avec un ours, et de notre état de choc mutuel. Janvier de pluie. Les branches des arbres ployaient sous le poids du verglas. Je ne reconnaissais plus la forêt, j'avais perdu mes repères, l'ours aussi, j'en suis certaine. Son œil égaré, son corps à moitié dressé, immobile devant moi, les griffes de sa patte avant gauche qui serraient le tronc d'un jeune tremble. D'habitude, à cette période de l'année, l'ours hiberne.

Je pense à tous ces rats dans les égouts, à ces mulots entre les cloisons des murs de nos maisons. Je pense aux chauves-souris dans les combles des bâtiments, à tous ces oiseaux et ces écureuils qui logent dans l'entre-toit de nos maisons. Je me souviens des gerbilles dans la cage de la chambre à coucher des petites filles, en banlieue de New York, je me souviens des lézards dans le terrarium de la chambre à coucher des petits garçons d'Europe. Je me souviens du petit chien laid mitraillé par des guérilleros, ou était-ce par des paramilitaires ?, en guise d'avertissement au paysan. Le petit chien laid lui appartenait, ce chien amusait beaucoup les enfants. Le paysan lui avait montré plein de tours d'adresse. Les enfants mal chaussés, les dents cariées, riaient en voyant le petit chien laid pédaler des pattes avant dans les airs. Je n'y étais pas, mais je m'en souviens. TACATACATA. Je me souviens du chat

noir offert à mon père, lorsque celui-ci était enfant. Le chat noir se battait toutes les nuits, réveillait les gens du quartier. Mon père a vu son père tuer le chat noir. Le chat dans le sac, ou plutôt dans la poche, poche de jute remplie de pierres, pont, rivière. Oui, mon père a tout vu, il avait à peine quatre ans. Je m'en souviens. Mon père est resté muet pendant longtemps. Il s'est retiré dans sa chambre avec l'épagneul. Mon père caressait les longues et douces oreilles du chien, plongeait ses yeux dans ceux tombants et profonds de l'épagneul. Ils pleuraient ensemble. Je n'étais pas là, mais je m'en souviens. Je me souviens aussi de tous ces chiens tirés à la carabine par mon arrière-grand-père paternel. Il les achetait des cultivateurs du rang – « Combien tu veux pour ton chien ? » –, les faisait monter dans la boîte de sa camionnette puis les tirait dans la tête, à l'orée d'un boisé. Son père à lui avait préféré les chiens à ses propres enfants. Je me souviens de Luna, l'orque mort d'avoir recherché la compagnie des humains. Je me souviens de migrations millénaires. Encore et encore. Caribous, bisons. Je me souviens de tous ces êtres vivants envoyés dans l'espace : la chienne Laïka, le rat Hector, Félicette, méduses et cailles, salamandres, tous ces êtres vivants partis à la conquête de l'univers pour que des années plus tard un clown puisse faire le voyage sous prétexte de sauver l'eau de la terre. Je me souviens d'avoir voué un culte à Bastet, la déesse chatte. C'était avant que je devienne Mina. Barques sur le Nil, musique et danse, on était nombreux à naviguer jusqu'au temple, et le vin coulait. Je me souviens d'avoir été cornac dans une vie antérieure. Je prenais soin de mon éléphanteau comme d'une fleur fragile. Je me souviens de tout cela, et j'en oublie autant, mais je suis Mina et je n'invente rien.